

The elephant man
Anatomie de l'enfer
L'homme-éléphant — Grande-Bretagne / États-Unis 1980,
124 minutes

Pierre Ranger

Numéro 249, juillet–août 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47484ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ranger, P. (2007). Compte rendu de [The elephant man : anatomie de l'enfer / *L'homme-éléphant* — Grande-Bretagne / États-Unis 1980, 124 minutes]. *Séquences*, (249), 24–24.

THE ELEPHANT MAN

Anatomie de l'enfer

« J'ai vu des mutilations, des malformations du corps de toutes sortes. Mais je n'ai encore jamais vu une malformation et une dégradation aussi totale chez un être humain » — Dr Frederick Treves

« Pouvez-vous imaginer un instant quel enfer a dû être sa vie ? Personne au monde ne peut l'imaginer car cela dépasse l'imagination » — Carr Gomm

PIERRE RANGER

Comment oublier l'image de cet homme portant cape, canne et casquette, au visage si difforme qu'il devait le dissimuler sous un vieux sac dans lequel était percé un trou lui permettant de voir ? Le souvenir, même lointain, demeure entier pour ceux qui ont vu ou revu **The Elephant Man**. À la fois hypnotique, captivant et d'une profonde humanité, le film de David Lynch, qui illustre avec brio le mythe de l'éternel exclu, a soulevé les passions et révélé le talent incontestable de son réalisateur.



Le mythe de l'éternel exclu

Tirée d'un fait réel, l'histoire raconte l'itinéraire de John Merrick, homme rendu hideusement déformé par une maladie congénitale et vivant à Londres à la fin du XIX^e siècle. Utilisé comme attraction dans une foire et battu par son propriétaire, l'homme-éléphant est sauvé *in extremis* par un chirurgien philanthrope. Mais sa vie ne sera pas exempte de malheurs pour autant. Les premières images du film sont éloquentes et expliquent l'origine du personnage. On nous montre un troupeau d'éléphants qui barrissent furieusement. L'un d'eux attaque une femme enceinte de quatre mois. La femme crie, se débat, tourne la tête de gauche à droite, mais l'éléphant s'acharne sur elle. Les mouvements, au ralenti, prolongent l'effet d'horreur.

Tout a été conçu dans ce film pour montrer la relation étroite entre le regardé et le regardant. Le cinéaste crée d'abord un univers de spectacle où le protagoniste, si horrifiant soit-il, sert d'objet de curiosité pour le public de l'intrigue qui assiste aux représentations de la fête foraine. Même s'il est déstabilisé

et mal à l'aise, le spectateur, quant à lui, devient à son tour observateur curieux désirant à tout prix voir ce qui n'est pas montrable. En habile manipulateur, Lynch ne dévoilera toutefois son *monstre* qu'après les 45 premières minutes.

Dès la rencontre entre le chirurgien et son patient, le long métrage prend alors une trajectoire opposée et inattendue. Contraste prodigieux : l'homme-éléphant est un être intelligent, voire doué, qui est sensible, d'une certaine prestance et d'une humanité à faire frémir de joie. Au fond, pour s'épanouir, l'esprit humain n'a besoin que d'une occasion. Et d'une bonne oreille.

Tourné comme un rêve dans un noir et blanc d'une texture recherchée, le long métrage multiplie les clairs-obscurs. À cet égard, les images de Freddie Francis sont envoûtantes et d'une grande richesse visuelle. Par leurs ombres et leurs ellipses, elles évoquent au passage les films de F.W. Murnau, de Fritz Lang et de Luis Buñuel. **Nosferatu** et **M** viennent soudain en tête. Le mélange fascinant de symbolisme, d'étrange et de grotesque, que l'on retrouve d'ailleurs dans toutes les œuvres de David Lynch, apporte au film toute sa véracité.

Dès sa sortie en 1980, **The Elephant Man** a été comblé d'honneurs : César du meilleur film étranger, lauréat du *London Critics Circle Film Awards*, huit nominations aux Oscars, etc. On a reconnu entre autres le caractère d'authenticité historique, la superbe photographie, la musique ensorcelante ainsi que la prestation magistrale de John Hurt, presque étouffé par le costume de l'homme éléphant, qui reste à ce jour un des plus beaux moments de cinéma.

Après avoir réalisé en 1977 **Eraserhead**, un film-culte plutôt aride, David Lynch a mené à terme et avec beaucoup de rigueur ce récit à la fois psychotique et humainement vibrant. À juste titre, **The Elephant Man** a également marqué un point tournant dans la carrière du réalisateur, cinéaste à part entière devenu depuis maître du symbolisme. Cela lui a permis, tout comme à son personnage principal, de sortir de l'ombre.

Chef-d'œuvre obsédant de compassion, de beauté et de respect, ce parcours affectif d'un homme complexe et solitaire, et du chirurgien dévoué qui a changé sa vie, demeure encore aujourd'hui un grand classique. Selon les plus grands admirateurs de David Lynch, **The Elephant Man** est aussi son meilleur film. **S**

■ **L'HOMME-ÉLÉPHANT** — Grande-Bretagne / États-Unis 1980, 124 minutes — **Réal.** : David Lynch — **Scén.** : Christopher De Vore, Eric Bergren, David Lynch, d'après les livres *The Elephant Man and Other Reminiscences* de Sir Frederick Treves et *The Elephant Man: A Study in Human Dignity* d'Ashley Montagu — **Images** : Freddie Francis — **Mont.** : Anne V. Coates — **Mus.** : John Morris — **Dir. art.** : Robert Cartwright — **Cost.** : Patricia Norris — **Int.** : John Hurt (John Merrick), Anthony Hopkins (Frederick Treves), Anne Bancroft (Mme Kendal), John Gielgud (Carr Gomm), Freddie Jones (Bytes), Wendy Hiller (Mothershead) — **Prod.** : Jonathan Sanger et Mel Brooks — **Dist.** : Paramount.